

NOTA BENE

Etel Adnan, Juan Araujo, Kader Attia, Loris Cecchini, Chen Zhen, Carlos Garaicoa, Shilpa Gupta, Jorge Macchi, Sabrina Mezzaqui, Ornaghi & Prestinari, Michelangelo Pistoletto, Qiu Zhijie, Nedko Solakov, José Antonio Suárez Londoño, Pascale Marthine Tayou, Sislej Xhafa

17/10/2021 – 26/12/2021

Ouverture: Dimanche 17 octobre, de 12h à 18h

Galleria Continua / Les Moulins a le plaisir de présenter l'exposition *Nota Bene*, exposition collective qui, à travers les œuvres de seize artistes issus des quatre coins du monde, souligne comment chacun, à sa façon, explore la relation entre l'art et l'écriture.

Peuplant les préfaces, les textes ou les notes de bas de page, *Nota bene*, est une locution latine qui signifie 'remarquez bien' et qui permet de signaler certaines informations aux lecteurs. La possibilité de déchiffrer les signes recouvrant les murs, les manuscrits ou tout autre support et ainsi comprendre la portée de ces notations, assure alors la transmission supposée de l'écriture et la lie de manière essentielle à la lecture. Cette exposition sort cependant le lecteur solitaire du confort de sa chambre et de son silence. Pour *notare bene* le lecteur doit ici explorer l'espace, se confronter aux œuvres qu'il découvre sur son parcours, échanger avec les autres visiteurs et déceler l'importance de l'écriture dans la production d'art visuel de nos artistes.

Si l'on pense aux dessins et couleurs habillant les parois rupestres, les pictogrammes composant les premières formes d'écriture ou encore à l'invention progressive d'un alphabet, on révèle des liens intrinsèques entre l'image et les mots. Ces signes deviennent des vestiges de notre mémoire, de notre histoire et permettent de cristalliser des évènements, des échanges, nous permettant de tisser des liens, de communiquer avec le monde ou de diffuser des notions.

L'image et l'écriture participent souvent à la même cause, et en s'éloignant des querelles passéistes cherchant à prouver la supériorité d'un domaine sur l'autre, il est préférable de faire ressortir combien les artistes contemporains s'amuse à composer avec son pouvoir créateur, rendre hommage à la littérature, transformer le livre en objet d'art tout en s'interrogeant sur l'écriture du réel.

C'est ainsi que Nedko Solakov nous accueille avec *The Missing One*, où l'absent n'est autre que l'œuvre matérielle généralement posée sur un socle : Avec ces quelques phrases marquées sur une base bien illuminée, l'artiste questionne notre perception et se joue, avec son humour caractéristique, de notre manière d'appréhender l'art. Mais si Nedko Solakov crée de l'art en écrivant, Pascale Marthine Tayou écrit pour créer. *Cuba mi amor*, est un cri du cœur de l'artiste qui salue un pays qui l'a marqué. Si le public connaît ses grandes installations, ses sculptures en cristal ou ses fresques de craies, peu savent qu'il écrit souvent des poèmes, ou des textes en prose qui accompagnent et introduisent la plupart de ses œuvres et projets. La force de l'écriture est revendiquée aussi par Carlos Garaicoa, qui dans *De la serie La palabra transformada (Caja de luz VI)* confronte les limites de l'utopie :

un caisson lumineux interroge l'espace public cubain, généralement utilisé par la politique pour étendre sa doctrine. L'artiste décide ici d'occuper ce territoire par des slogans qui permettent aux individus de se réapproprier l'environnement qui les entoure. Shilpa Gupta, choisie en revanche d'illuminer une vérité universellement partagée, *Today will end*, devient ainsi un moyen d'abandonner les craintes et doutes de la journée en interrogeant la temporalité et soulignant son côté éphémère.

L'hommage à la littérature, quant à lui, prend forme dans les œuvres de Sabrina Mezzaqui

et de Loris Cecchini, qui s'amuse à sélectionner des citations ou des livres qu'ils affectionnent afin de révéler la puissance des mots sous une facture délicate et minutieuse. Dans *Dones V (J.L.B.)* et *Haïku 8 (J.L.B.)* par exemple, Sabrina Mezzaqui, choisit des citations de Jorge Luis Borges, qu'elle brode, coud et orne d'un travail lent et minutieux en le déposant précieusement dans des cadres ou des écrans en verre. Loris Cecchini choisie en revanche une citation d'Aristotele dans *Sentimental seismographies (A soul never thinks without a picture. - Aristotele)* afin d'illustrer par des stratigraphies de feutre une géomorphologie sentimentale. Dans *Les textes de la lumière / La lumière des textes*, avec ce double titre fréquent dans ses travaux et permettant d'y apporter une double lecture, Chen Zhen présente un cabinet en verre accueillant sous les lumières d'un néon rouge, pléthore d'objets, essentiellement liés à la communication ou à la diffusion. Reposant sur de la terre poudrée de rouge, les objets ressemblent à des reliques à moitié engloutie que l'artiste tente de sauver de l'oubli. Au centre trois extraits de poèmes se superposent : *Brasier* de Guillaume Apollinaire, *Les Matinaux* de René Char et *Chants de la Balandrane*. Frappés de rouge, les vers marquent l'omniprésence de cette couleur jusque dans leurs évocations ; la mort, le sang, les astres, l'aurore... Ils semblent résumer de manière lyrique les préoccupations de l'artiste. La caducité de la vie humaine est alors associée à l'obsolescence des objets et à leur dérélition. La communication, quant à elle, dépassée et vétuste tente d'approcher les mots immortels des poètes. La citation est vue de manière plus totale par Juan Auraujo, qui s'amuse non pas à reproduire des bribes d'un discours, mais plutôt à s'appropriier intégralement d'une référence historico-artistique. Que ce soit dans sa série *Michelangelo's Dawing* ou dans *Ballet Russe*, l'artiste réalise des huiles sur toile en reproduisant des œuvres trouvées dans des livres, des catalogues ou sur le web. José Antonio Suárez Londoño puise quant à lui son inspiration des œuvres de l'écrivain et poète César Vallejo (1892-1938), poète péruvien ayant longuement vécu en exil. Les poésies riches en néologismes, rythme entraînant, véricité linguistique et sociale se retrouvent traduites par les eaux fortes de l'artiste. Chez Qiu Zhijie, l'hommage à la littérature se fait en revanche en choisissant une thématique bien précise pour ses cartographies imaginaires. Dans *Map of Mythology*, l'artiste fait revivre l'art de la calligraphie, en puisant dans les textes ayant participé à la création de mythes : La chanson de Roland, côtoie ainsi Ivan Tsarevich ou bien l'Iliade dans des toponymies bilingues explorant tous les aspects du sujet donné.

Et si jusqu'à présent, nous nous sommes intéressés aux contenus des livres, il faut indiquer aussi que ce dernier a également inspiré les artistes par son contenant. Dans les mains de Ornaghi & Prestinari, *Pieno*, une cuillère d'albâtre est délicatement posée sur un livre dédié à l'Ikebana, l'art japonais de la disposition des fleurs selon

des principes géométriques et zen. Servant de socle, le livre est présenté pour son apparence épurée et permet de conférer à la cuillère l'élégance d'une fleur délicatement posée selon les principes auquel il fait allusion.

Etel Adnan en revanche célèbre la liberté des signes graphiques, semblant inventer une nouvelle écriture avec *Signs*. Ce leporello est un petit livre accordéon d'origine japonaise qui permet de sortir de la forme contraignant du livre et de dérouler le propos à l'horizontal.

Mais le livre est aussi utilisé par Jorge Macchi avec *Vanitas 02*, dans lequel l'artiste compose une nature morte en utilisant des éléments classiques du genre. La bougie presque entièrement consumée, est entourée par des livres d'histoire naturelle, référence au savoir et à son pouvoir édificateur.

L'écriture n'est cependant pas réservée uniquement aux écrivains et poètes, et elle se fait bien vite rattraper par la vie, ses difficultés et ses paradoxes. Dans *Vide et eau*, Kader Attia trace avec ses doigts ces quelques mots sur une fenêtre recouverte de buée. Les paroles dégoulinantes, pleurent les fragilités de tout un chacun. Ces larmes inanimées tentent de relier les paradoxes et problématiques du monde extérieur à la fragilité de l'être et de son intimité.

Sislej Xhafa avec *Concetto in Exile*, et Shilpa Gupta avec *Untitled*, soulignent combien les mots voyagent parfois plus facilement que les personnes. Sislej Xhafa présente une bâche de camion, dissimulant des regards, les hommes et les femmes qui utilisent ce moyen de transport afin de chercher un ailleurs plus clément. Shilpa Gupta, quant à elle, expose une table remplie d'enveloppes closes contenant des fragments de documents morcelés, relatifs aux sanctions et aux amendes pour le trafic illicite le long de la frontière entre le Bangladesh et l'Inde. Les deux artistes abordent la question des frontières et des tentatives périlleuses de les franchir.

Le réel ou plutôt ses différentes facettes, sont aussi explorées par Michelangelo Pistoletto avec *Do it - Walking Sculpture*. Cette sphère de journaux roulant dans les rues, est à la fois un moyen de rencontre et de partage, mais aussi un questionnement plus profond sur la quantité, la circulation et la durée des informations qui nous entourent. Ce médium est également présent dans les œuvres de Jorge Macchi, qui avec *Historias* ou *Then* sonde à l'aide de découpe de quotidiens, la valeur des informations diffusées ainsi que leur qualité éphémère.

Nota bene, explore ainsi le travail protéiforme des artistes qui se sont intéressés à l'écriture sous toutes ses coutures et tente d'accorder un moment de 'lecture' partagée à tous ceux qui voudront bien prendre leur temps.